

LE DERNIER REFUGE DES GENS COMPLIQUÉS : DE L'INTÉRÊT DES CHIFFRES ET DES MATHÉMATIQUES EN TRADUCTION

NICOLAS FROELIGER
UNIVERSITÉ PARIS CITÉ

nicolas.froeliger@u-paris.fr

Citation: Froeliger, Nicolas (2025) "Le dernier refuge des gens compliqués : de l'intérêt des chiffres et des mathématiques en traduction" in Vecchiato, Sara, Sonia Gerolimich, Iris Jammerneegg, Fabio Regattin and Deborah Saidero (eds.) *Semplicità e semplificazione in redazione, traduzione, terminologia e didattica*, mediAzioni 47: A14-A31, <https://doi.org/10.6092/issn.1974-4382/22583>, ISSN 1974-4382.

Abstract: Grounded in both the works of cognitive sciences scholars like Kahneman and Pinker and, above all, in real-life examples, this contribution strives to demonstrate how having recourse to mathematical reasoning can be a source of simplification for translators – at least in pragmatic translation, and more specifically in technical or specialized translation. Some may argue that this is not the obvious choice, yet I shall try to demonstrate the flaws of this argument. Starting from the assumption that the translation of mathematical elements should by no means be literal, I argue that numbers are not only a language (itself translatable into everyday language), but also an element of culture. It is also shown that, paradoxically, the universe to which mathematics invites us is essentially a relaxing one, among other things, because it invites us to reason in terms of categories. It thus reminds us that translators should never give up on understanding and that to understand, one must represent the translated phenomena in concrete terms. Only by so doing, we make ourselves understood. This raises anew the question of expertise in translation, of the linguistic nature or otherwise of this operation, of the relationship between the analog and the digital, which spurs us to include the numerical aspects of documents to be translated into our approach, and of the profile of current and future translators, at a time when machine translation is becoming almost universally prevalent.

Keywords: pragmatic translation; mathematics; digital literacy; terminology; technical translation.

« I adore simple pleasures [...]. They are the last refuge of the complex. » Oscar Wilde, 1894

Pour commencer, nous tenons à exprimer notre gratitude envers les responsables de la série de colloques qui a nourri cet ouvrage. En effet, le sujet même qu'ils ont choisi nous a ouvert les yeux sur une constante inconsciente de notre activité d'ex-traducteur pragmatique, d'enseignant en traduction et de formateur aux métiers de la traduction. Que cherchons-nous, au fond, dans ces différentes incarnations ? La simplicité, c'est-à-dire ce qui ira droit au but, chez ceux à qui nous nous adressons ; la simplification, c'est-à-dire ce qui rendra possible cette efficacité, tout en couvrant la plus grande variété possible de cas. Ce qui, dans notre domaine, n'a pourtant rien de simple. Rien de simple, parce que cette question nous semble pouvoir être abordée sous bien des angles.

- Il y aurait tout d'abord une approche cognitive : quels sont les mécanismes mentaux à mettre en place pour élaborer une traduction qui fonctionne, moyennant une dépense intellectuelle aussi réduite que possible (en intégrant en outre, de plus en plus, le recours aux outils informatiques) ?
- Se poserait ensuite le problème de l'accès aux connaissances spécialisées : comment faire pour livrer à un destinataire expert de son domaine un document qui lui donne l'impression d'avoir été rédigé dans sa langue par l'un de ses pairs – et nous serions tentés d'ajouter *par un de ses pairs qui saurait écrire clairement et correctement* –, alors même que l'on est soi-même novice dans le domaine considéré ?
- Cette question des savoirs spécialisés se reflète à l'autre extrémité du spectre des connaissances : de quelle culture générale les traducteurs ont-ils besoin pour faire correctement leur travail ?, et comment acquérir cette culture générale à l'ère d'Internet (voir Froeliger 2023) et, de plus en plus, de l'intelligence artificielle (IA) ?

Autant de questions qui méritent chacune au moins un article, et qu'il nous est arrivé d'aborder. Nous en proposerons ici une autre encore, qui, nous l'espérons, ne semblera paradoxale qu'à ceux qui n'ont pas été confrontés à la réalité du phénomène : d'un usage raisonné des données chiffrées et des mathématiques dans les textes spécialisés, au nom de la simplicité. Et dans l'univers des mathématiques et des données chiffrées, nous inclurons ici tout ce qui peut se compter, se calculer et se mesurer, y compris sous forme graphique (tableaux ou figures). Autant dire que ce chapitre n'est pas l'œuvre d'un mathématicien à proprement parler, mais d'un utilisateur d'abord naïf, ensuite perplexe, et finalement rassuré – au prix, peut-être, d'une certaine imprécision dans les termes... mathématiques, justement. Ce sujet sera-t-il populaire ? Nous n'en sommes pas certains. Mais ce sont les incrédules – peut-être y en a-t-il parmi nos lecteurs ? – que nous aimerions convaincre. Pour cela, nous rappellerons donc que les chiffres et les nombres, c'est aussi du culturel ; que c'est accessible au

raisonnement par catégories ; avant de montrer que, paradoxalement, l'univers auquel nous invitent les mathématiques est essentiellement reposant et pourrait bien constituer pour nous traducteurs un modèle heuristique et stylistique. Ce qui suppose d'abord de dépasser les aversions préjudicielles éventuellement héritées de notre parcours de formation antérieure. Et nous fumes nous-même un représentant déclaré de cet état d'esprit, avant que la matérialité des documents à traduire ne s'impose à nous. La question de la traduction littéraire, par contre, ne sera abordée que de manière tangentielle et différentielle, par contraste.

1. Des aversions préjudicielles

Rien n'interdit par contre de s'inspirer de la littérature tout court. Et en l'occurrence d'un des romans les plus somptueusement drôles du XX^e siècle – qui est aussi une charge furieuse contre le cartésianisme : *Watt*, de Samuel Beckett (1968/2007). Entre mille trésors, il y est notamment question d'une abominable et proliférante famille irlandaise, tout entière tendue vers l'objectif d'atteindre une longévité cumulée de pile, justement, mille ans. Le lecteur y fait notamment la connaissance de

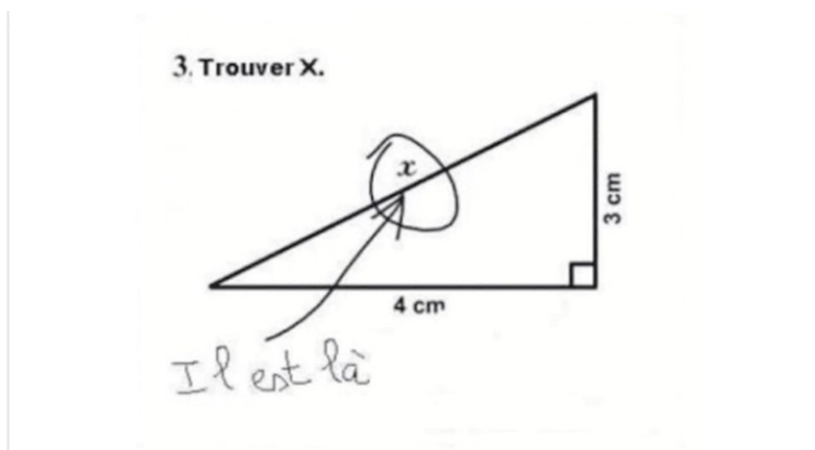
Sean fils de l'oncle Jack, âgé de vingt et un ans, solide gaillard quoique hémophile également, et puis la fille de Franck (?) Bridie, âgée de quinze ans, pilier et soutien de la famille, ne dormant que le jour pour pouvoir recevoir la nuit, au tarif élastique de deux pences ou trois pences ou quatre pences ou même cinq pences ou une bouteille de bière l'étreinte, et cela dans la remise pour ne pas incommoder les siens, et puis l'autre fils de Jack Tom, âgé de quatorze ans, dont on disait diversement qu'il tenait de son père par la faiblesse de son esprit et de sa mère par la faiblesse de sa poitrine et de son grand-père paternel Jim par son goût des boissons fortes [...]. (Beckett 1968/1992 : 105)

Et ainsi de suite, cinq pages durant, l'ensemble de la description se soldant par la note de bas de page suivante :

Ces chiffres étant incorrects, les calculs en découlant sont doublement erronés. (Beckett 1968/1992 : 106)

Effet comique en moins, cette agression contre les tentations comptables nous paraît représentative de la façon dont beaucoup de traducteurs, y compris pragmatiques, abordent les composantes chiffrées et calculables des documents dont ils ont la responsabilité : comme des éléments décoratifs, soit en partant du principe qu'ils sont incapables de comprendre, soit en considérant qu'il n'y a, quoi qu'il arrive, rien à comprendre : *Pas la peine de se fatiguer, on peut faire du mot-à-mot*. Le tout souvent enrobé d'une couche affectée de dédain : *De toute façon, moi, les maths, j'y suis imperméable...*, argument d'ailleurs lesté, souvent, d'un transfert de l'esprit de rigueur des mathématiques vers l'hypercorrection linguistique, et en particulier typographique.

Avec quelle conséquence, dans l'approche traduisante ? Celle de se replier sur les phénomènes de surface. Une illustration métaphorique :



Comme un psychanalyste à qui l'on demanderait s'il a l'heure (et qui répondrait, évidemment, « Oui »), le personnage facétieux qui a écrit « Il est là » (il s'agit du chanteur Philippe Katerine, dans son exposition parisienne au *Bon marché*, début 2022) répond à une demande linguistiquement possible, mais pragmatiquement improbable, en mettant de côté le contexte, la communauté de discours (selon l'expression de Hymes 1972) et donc la nature véritable de l'exercice « Trouver X »¹. C'est drôle, certes, mais écarter l'humour, et ne restera que le renoncement.

Car en traduction, une telle attitude est, qu'on nous pardonne cette épithète peu charitable, mais nous n'en trouvons pas de plus précis, stupide. Elle l'est vis-à-vis de nos interlocuteurs et de nous-mêmes, parce qu'elle revient à nous dévaloriser en nous retirant une part de notre agentivité, en oubliant que comme l'écrivait en substance Térence au deuxième siècle avant notre ère, « rien de ce qui est humain ne [nous] est étranger » (acte I, scène 1). À quoi bon se plaindre, après, que les tarifs qu'on vous accorde sont trop bas ? Elle l'est ensuite, parce qu'elle revient à se compliquer la tâche, puisqu'une bonne partie des textes qui contiennent des chiffres sont écrits *autour* de ces derniers. Les mots n'y interviennent en effet qu'en deuxième intention. Ainsi, dans un article scientifique sur l'influence qu'exerce l'attraction des planètes de notre système sur les taches solaires :

So far the study of solar variability has identified five solar periodicities [...]:
 – [...]
 – The 88 years Gleissberg cycle [...]. Its length varies strongly over the centuries, **with peaks of about 55 and 100 years** [...]. The longer period prevailed between 1725 and 1850.

L'étude de la variabilité solaire a permis, jusqu'à présent, d'identifier cinq périodicités solaires [...] :
 – [...]
 – Le cycle de Gleissberg, d'une période moyenne de 88 ans [...]. La durée de ce cycle varie fortement, **de 55 ans minimum jusqu'à plus de 100 ans** [...]. La plus longue période eut lieu entre 1725 et 1850.

Source : Sans (M2 ILTS, 2012-13).

¹ Il s'agit, depuis Pythagore d'appliquer la règle voulant que le carré de l'hypoténuse (x) d'un triangle rectangle soit égal à la somme des carrés des deux autres droites formant le triangle. Ici, $x^2 = 4 \text{ cm}^2 + 3 \text{ cm}^2 = 25 \text{ cm}^2$. Donc, $x = 5 \text{ cm}$.

Justification de son choix de traduction par notre étudiante, dans son mémoire de fin de master : « Le texte anglais dit que le cycle dure entre 55 ans et 100 ans. Mais la phrase suivante “The longer period prevailed between 1725 and 1850.” vient contredire cela, puisqu’entre 1725 et 1850 il y a 125 ans et non pas 100 ans. J’ai donc choisi de traduire cette information par “plus de 100 ans”. » Avec raison.

En cas de doute, ce sont donc bel et bien les chiffres (ou leur représentation visuelle) qui priment. En fait, la partie textuelle de beaucoup de nos documents originaux constitue déjà une traduction, plus ou moins exacte, plus ou moins habile, d’une source d’information *initiale* chiffrée ou figurative. Et lorsqu’on est en présence de graphiques, le visuel est lui-même conçu à partir de données chiffrées : c’est la même chose sous deux aspects différents. Ainsi, dans la phrase « Wall Street thinks a *double-dip recession* is more likely than *V-shaped recovery*² » (Egan 2020, c’est nous qui soulignons), tirée de l’actualité macro-économique, il faut voir et faire voir le graphique à l’origine des expressions pour rendre correctement l’intention de l’auteur, à savoir, par exemple, « récession en W » et « reprise en V », ou tout simplement « reprise rapide ». Au demeurant, même si la plupart des termes mathématiques peuvent être traduits, comme le dirait Lederer (1992/2015 : 58 et suivantes), par correspondance, c’est-à-dire de façon bi-univoque, il y a tout de même des mots autour des termes. C’est le passionnant univers de la phraséologie, et plus précisément des collocations, génériques ou non, qui confèrent par des moyens rhétoriques une part de leur scientificité et de leur technicité aux documents que nous traduisons :

let x be	soit x....	posons partant de que	
where	où...		
knowing that	or, on sait que...		
hence	il s’ensuit	D’où	on peut donc écrire...

En conséquence et contrairement à ce que suggérerait une intuition naïve, la prise en compte raisonnée des éléments mathématiques nous simplifie vraiment l’existence, car elle permet de resserrer le sens. Il faut donc surmonter les aversions préjudicielles. D’où une question : de quelle manière, dans quel esprit, aborder ces éléments souvent essentiels, lorsqu’on ne possède pas soi-même un bagage mathématique solide ? Voire, comme c’est le cas de beaucoup de traducteurs, lorsqu’on est issu de filières linguistiques ou littéraires plutôt que scientifiques au sens des sciences que d’aucuns qualifient d’exactes.

² Source : <https://edition.cnn.com/2020/08/19/business/double-dip-recession-economy/index.html> (consultée le 31 octobre 2022).

2. Les nombre et chiffres : ce n'est pas (que) du littéral...

Tout d'abord, à notre sens, en prenant conscience que les nombres, ce n'est pas qu'une affaire, justement, de sciences exactes, mais aussi de langue et de systèmes de signes. Ainsi, c'est une évidence typographique que nous ne rappellerons que pour la forme, les nombres ne s'écrivent pas de la même manière, par exemple, en français et en anglais, qu'il s'agisse de l'usage des points, des virgules, des espaces insécables, du passage du singulier au pluriel, sans parler de la différence entre pourcentages (valeurs relatives) et points de pourcentage (valeur absolue), des débuts de phrases, et nous en passons...

Ce qui suppose de penser à convertir, par exemple, les virgules et les points, ou les espaces insécables qui servent, dans ces langues, de séparateurs décimaux ou autres. Et de le faire dans le bon ordre, selon la direction dans laquelle on traduit... Une virgule, un point, nous rétorquera-t-on peut-être, est-ce que cela mérite vraiment l'attention d'un traducteur ou d'un traductologue ? Évidemment, car ce signe rejaillit sur le sens – et peut donc tout changer. Ainsi de cette nouvelle brève (et d'ailleurs mal typographiée) publiée dans le quotidien *Libération* en 2005 :

Le chiffre

- 1,86 : Une virgule mal placée et c'est le prix sacrifié — en dollar — d'un aller-retour sur des lignes intérieures d'US Airways.

(Source : *Libération.fr*, 20 avril 2005)

En pratique, c'est sans doute plutôt d'un point qu'il s'agissait, puisque nous sommes aux États-Unis – mais quoi qu'il en fût, la compagnie aérienne qui avait affiché ce tarif sur son site a été contrainte par un jugement de l'appliquer à tous ceux qui se sont jetés dessus : manque à gagner, plus dédommagements, plus frais de justice, plus coût de réputation... Et comme le rappelle Christian Balliu (2009 : 197), avec une erreur de virgule, par exemple sur le dosage d'un médicament, on peut très bien tuer son patient...

Tout cela est d'une très grande banalité lorsqu'on n'est pas soi-même le patient en question. Les choses peuvent néanmoins être plus subtiles. C'est le cas lorsqu'il est question de valeurs approximatives. Ainsi, en économie du développement, l'anglais

About a third of children under five suffer from malnutrition.

ne se traduira certainement pas par « Environ un tiers des enfants de moins de cinq ans... », puisque l'idée d'approximation contenue dans l'anglais *about* est déjà présente dans *a third* : il serait redondant d'écrire *environ*.

La construction culturelle de certaines formulations linguistiques permet également de déjouer certains pièges plus délicats. Ainsi, dans ce texte de presse, comment traduire « increased sixfold » ?

The National Rifle Association (NRA), the nation's leading gun lobbying group, **increased its online ad spending sixfold** after the deadly mass shooting at a Parkland, Fla., high school last month, according to a new report.³

En fait, il est impossible de répondre à cette question de façon tranchée si l'on n'a pas les chiffres à sa disposition ! Ici, beaucoup de non-anglophones, et nous en avons fait partie de notre lointaine vie professionnelle, auront l'impression que l'opération mathématique à laquelle renvoie ce passage est une multiplication, parce qu'ils vont avant tout voir le mot *sixfold*. Ils traduiront donc que les dépenses de publicité de la NRA ont été multipliées par six sur la période considérée. C'est aussi ce que l'on trouve, systématiquement, sur le concordancier Linguee (consulté le 24 septembre 2022), à tort ou à raison... Les anglophones, en revanche, auront tendance à y voir une addition, parce qu'ils regarderont avant tout le verbe *increase* :

Dépenses après Parkland = Dépenses avant Parkland + (Dépenses avant Parkland x 6) = 7 x

Pour eux, le budget consacré à la promotion des armes à feu n'a pas été multiplié par six mais par sept, parce qu'ils raisonnent en termes différentiels. Certes, mais en pratique ? Le seul moyen de trancher entre les deux options est de partir des chiffres bruts, et de traduire à partir de ces données primaires. En l'occurrence, c'est par sept qu'il fallait multiplier.

Même chose avec ce nouvel exemple :

North Africa accounts for about 39 per cent of the continent's GDP and in 1998 had a per capita GDP of \$1 467, nearly **one-and-a half times more than** the average of \$663 for the continent as a whole.

En réalité, c'est près de 2,5 fois : le mot important est *more*, et l'on doit faire, là aussi, une addition plutôt qu'une simple multiplication :

X égale 663 + (663 x 1,5) = 1657 (proche de 1467, effectivement)

... soit près de 2,5 fois la moyenne de l'ensemble du continent (663 dollars).

Et si, dans les documents dont nous parlons, les mots sont en quelque sorte la traduction des données chiffrées, on apprend vite à jongler entre ces deux domaines de représentation. Ainsi, dans un article de la presse économique sur la formation continue :

The poor record of SMEs in training is historic: « **SMEs are much less likely** to provide formal training to their employees than larger enterprises. »

À partir d'une telle formulation, pour les parties repérées en gras, il n'est pas interdit d'arriver à la solution suivante :

³ Source : <https://thehill.com/business-a-lobbying/380076-nra-online-ad-spending-increased-sixfold-after-parkland-school-shooting/> (consultée le 2 novembre 2022).

Les PME n'ont jamais été de grosses consommatrices de formation continue.
 « **Statistiquement**, elles font beaucoup moins appel à la formation en bonne et due forme que les entreprises de plus grande taille. »

L'inversion de sens dans la première phrase (« The **poor record** of SMEs in training is **historic** » devenant « Les PME n'ont jamais été de grosses consommatrices de formation continue. ») renvoie au concept ladmiralien de dissimilation (Ladmiral 1979/2002 : 57), tandis que rendre « **are much less likely** » par « **Statistiquement**, elles font beaucoup moins appel » revient à traduire à l'intérieur de la traduction (intralinguistiquement, dirait Jakobson). En effet, l'adjectif *likely* renvoie à l'idée de probabilité ; les probabilités relèvent de la statistique ; et notre traduction sera plus claire si nous restituons cet adjectif par l'adverbe *statistiquement*, en construisant ensuite notre phrase autour. Il en va de même, nous le verrons, pour le recours aux ordres de grandeur et au sens des proportions.

Il est donc raisonnable, en traduction pragmatique, de se fier davantage à ce qui est exprimé par des chiffres qu'au langage des lettres, et nous sommes là pour rattraper les inexactitudes des auteurs. La condition pour cela : vérifier tout ce qui est vérifiable, non seulement sur le plan factuel, mais aussi sur celui des calculs les plus simples, c'est-à-dire ceux relevant des quatre opérations que nous apprenons à réaliser, si notre mémoire est bonne, à l'école primaire. Avant d'oublier que nous le savions.... Et à l'heure où les progrès de l'intelligence artificielle remettent le mot *hallucination* à la mode, ce besoin ne peut que gagner en importance.

3. ... c'est aussi du culturel...

Au-delà des simples questions de différences linguistiques, le traitement des nombres comporte aussi une part franchement culturelle. Il suffit de penser aux *cups* et aux *spoons* des recettes de cuisine que l'on veut traduire en français – ou ailleurs –, à l'historicité de l'enseignement des mathématiques dans différents pays (voir par exemple Chatzis & al. 2017), ou aux conséquences actuelles de ces différences : les problèmes sont les mêmes, les résultats sont les mêmes, mais le chemin qui conduit des uns aux autres est souvent très variable : « *Equivalence in difference...* », aurait dit Jakobson (1959/1992 : 146), là encore... Mais au-delà, comment traduire l'anglais *first floor* sur un marché de l'immobilier de plus en plus internationalisé (et donc demandeur de traductions) ?

- Si c'est aux Etats-Unis, ce sera *rez-de-chaussée*.
- Si c'est au Royaume-Uni, on parlera de *premier étage*. Et tous les autres sont pareillement décalés...

Attention aussi au *thirteenth floor*, ou plus exactement à son absence fréquente dans les immeubles américains. Et comment compter la largeur d'un écran en France ?

- Si c'est de l'informatique, en *pouces* ;
- Si c'est de la télévision, jusqu'à récemment en *centimètres*, et depuis quelques années en *pouces* et en *centimètres* ;
- Alors que la technologie d'affichage est aujourd'hui exactement la même...

Que fait-on en intégrant ces données ? Très simplement, on se place dans un contexte afin de réduire l'aléa de la compréhension à la fois pour celui qui traduit et pour son destinataire. Un nouvel exemple, en finances. Nous sommes en 1997, la maladie de Creutzfeld–Jacob, ou maladie de la vache folle, ou encore encéphalopathie spongiforme bovine (ESB), a fait des ravages en Europe. Dans ces conditions, faut-il acheter, vendre ou conserver les actions des entreprises qui exploitent des abattoirs ? Une réponse, au sujet du groupe italien Cremonini :

“Mad cow” disease has had a negative impact on Cremonini, also due to the fact that the first BSE case in Italy was found in a cow slaughtered in the Group's Ospedaletto Lodigiano plant. The “mad cow” collective syndrome led to an impressive drop in meat consumption. In Italy volumes fell by 40%, prices by 20%, whereas in the same period Cremonini sales fell by 30%. **This implied a growth in Cremonini's market share.**

Quel sens donner à la dernière phrase, sachant que *volumes* correspond par exemple au nombre de bovins abattus, ou au tonnage, que *prices* représente les cours (si l'on parle du marché de gros) ou les prix (si l'on raisonne en termes de vente au détail), et que *sales* renvoie au volume des ventes, ou chiffre d'affaires, qui est le produit des deux premières grandeurs ?

Première hypothèse, l'auteur de notre texte s'est trompé – ce qui est tout à fait courant, et serait de surcroît cohérent avec la première phrase (« “Mad cow” disease has had a negative impact on Cremonini... »). À la différence de la traduction littéraire, où tout est signifiant, où le jugement est suspendu et où l'on a tendance à faire, sauf exception, confiance à l'auteur, en traduction pragmatique, la méfiance est de mise, et le monde extérieur – le référent – constitue notre juge de paix.

Si, donc, notre auteur a fait erreur, alors la part de marché de Cremonini n'est pas en hausse mais en baisse. Certes, mais encore faut-il vérifier cette hypothèse. Comment ? En mettant du concret, mais pas n'importe quel type de concret, sur les mots. Un concret qui soit à la fois représentable et plausible, c'est-à-dire qui nous permette de réfléchir aisément : revoilà notre simplification.

Supposons ainsi que le chiffre d'affaires (CA) de l'ensemble du secteur avant le scandale de la vache folle (année un) corresponde à un volume de 3 000 têtes de bétail, multiplié par un cours (lui aussi imaginaire) de 2 000 €⁴ par tête. Faisons le calcul :

Année 1, chiffre d'affaires = volume (3 000 bêtes) x cours (2 000 € par tête).
Donc 6 millions d'euros

⁴ L'euro n'a certes été introduit qu'en 2001, mais comme nous raisonnons ici par cas prototypiques, nous pouvons ignorer cet élément, qui n'aura pas d'incidence sur notre raisonnement.

Calculons ensuite l'état du marché un an après, toujours pour l'ensemble du marché, avant de comparer avec la situation de Cremonini.

Année 2 : ensemble du marché : $(3000 - 40 \%) \times (2000 - 20 \%) = 1800 \times 1600 = 2\,880\,000 \text{ €}$. Donc baisse globale du CA de 52 %.

Si les ventes de Cremonini ne baissent que de 30 %, tandis que l'ensemble du marché accuse un recul de 52 %, alors cette entreprise s'en sort (beaucoup) mieux que ses concurrentes. Donc, elle gagne bel et bien des parts de marché. Donc, notre auteur n'a pas fait erreur et il faut acheter les actions en question, pour le moment où l'ensemble du secteur se redressera, car Cremonini sera alors en position de force. Et nous pouvons donc traduire la phrase en question par :

Ce qui se traduit **en fait** par une croissance de la part de marché de Cremonini.

Pourquoi « en fait ? » Pour les lecteurs qui, comme nous au départ, se seraient étonnés de lire qu'il y a croissance alors que tout s'effondre : là aussi, simplification et réduction de l'aléa. Le traducteur pragmatique prend son lecteur par la main en lui expliquant ce qu'il y a à comprendre. Là aussi, c'est une nette différence par rapport à la traduction littéraire.

Nous avons parlé plus haut de l'importance du contexte. Mais où placer celui-ci dans l'opération ? Nous dirons que la prise en compte de la composante mathématique, ou en tout cas du mode de raisonnement mathématique nous amène à traduire, non pas entre un document source et un document cible, mais à interposer entre les deux le prisme d'un réel stylisé et donc représentable : simplifié. C'est l'essence même de la traduction pragmatique. Ce qui suppose, au cours de l'opération, de se projeter dans le système de valeurs de nos auteurs et de nos destinataires. En commençant par se demander comment ils mesurent les phénomènes, au moyen de quelle unité. Ainsi de cet extrait où il est question de consommation d'essence des véhicules automobiles :

Also in the USA the Corporate Average Fuel Economy (CAFE) standard [...] forecast reaching and maintaining a standard of **55.2 miles per American gallon** (ou mpg) in 2025.⁵

Pour réexprimer la fin de cette phrase en français, nous avons un double problème de conversion. Il y a tout d'abord le passage des miles et des gallons aux kilomètres et aux litres. Mais ce n'est qu'un début, car en France, au moins, la consommation d'essence ne se calcule pas en fonction du nombre de kilomètres qu'on peut parcourir avec un litre d'essence, mais à l'inverse selon le nombre de litres dont on a besoin pour rouler 100 km :

Toujours aux États-Unis, la norme *Corporate Average Fuel Economy* (CAFE) [...] prévoit de plafonner durablement la consommation d'essence à **4,261 litres pour 100 kilomètres (soit 55,2 miles par gallon, mpg)** à partir de 2025.

⁵ Source : <https://www.faistgroup.com/news/automotive-lightweight-materials-market> (consultée le 27 juin 2024).

Et bien sûr se pose la question de savoir quand convertir ou laisser en l'état les grandeurs initiales, et dans quelles circonstances arrondir. Là encore, tout dépend du contexte et du cahier des charges, explicite ou non. Ce qui a pour intérêt, outre la satisfaction intellectuelle d'avoir compris et correctement restitué, de se mettre à la portée de son public. Pour cela, un outil magnifique, qui devrait être le compagnon indispensable de tout traducteur – avec, évidemment, le code typographique (dont il existe de multiples variantes en français) – : le *Guide pratique pour le système international d'unités* (Moureau 1996).

4. Raisonner en termes de catégories

S'aider ainsi de ses connaissances du monde extérieur peut apparaître comme un moyen de se compliquer la tâche, car cela revient à interposer une couche supplémentaire – et donc des efforts de culture générale et de documentation – entre les phénomènes simplement linguistiques : *comme s'il n'y avait pas déjà suffisamment à faire avec la langue de départ et la langue d'arrivée...* ! Mais c'est en réalité le contraire : c'est un moyen de gagner du temps et de la réflexion. Voilà pourquoi comme ne l'a pas tout à fait écrit Oscar Wilde, « la simplicité est le dernier refuge des gens compliqués⁶ ». Et la simplicité consiste aussi à raisonner à partir des ordres de grandeur. Un autre exemple, là encore tiré de l'actualité économique :

Sopra has just announced the acquisition of Organizacion Guver, **a small Spanish company**. This company (EUR6m, 120 employees) is based in Bilbao and Barcelona and **is specialised in banking, industry and government**.

La première difficulté est dans l'adjectif *small* : si nous optons pour « petite entreprise », nous renvoyons, dans le monde réel, à la catégorie des sociétés de moins de 50 salariés. Or, *Organizacion Guver* en compte 120. Nous éviterons donc cette association fautive en choisissant, par exemple, « entreprise de petite taille ».

Autres problèmes de catégorie, la deuxième phrase : « This company (EUR6m, 120 employees) is [...] specialised in banking, industry and government. » Comment imaginer qu'une entité réalisant un chiffre d'affaires aussi modeste puisse être active à la fois dans la banque, l'industrie et les administrations publiques, ce qui serait de toute manière aberrant, s'agissant d'une entreprise privée ? Dans les faits, c'est impossible. Donc, il y a quelque chose que les mots ne nous disent pas, et qu'il faut non seulement déduire, mais aussi vérifier, puis intégrer à notre document d'arrivée :

Sopra vient d'annoncer l'achat de l'Espagnol Organizacion Guver. Installée à Bilbao et Barcelone, cette entreprise **de taille modeste** (EUR 6 m, 120 salariés) est spécialisée **dans les services auprès des banques, de l'industrie et des administrations publiques**.

⁶ Cette phrase est effectivement fréquemment citée de manière approximative. La formulation exacte est « *I adore simple pleasures. They are the last refuge of the complex.* » (Wilde, 1894, First Act).

Qu'est-ce qui est en jeu, à travers cette prise en compte des ordres de grandeur et des catégories ? Là encore, le surgissement du sens, le passage d'un univers linguistique à un univers pragmatique.

Nous nous trouvons donc décidément dans une approche analogique du numérique, en ceci que le raisonnement s'y appuie avant tout sur la comparaison, mais que cette approche suppose quoi qu'il en soit une compréhension. Et dans cet état d'esprit, il importe avant tout de savoir distinguer entre stocks et flux, entre valeurs absolues et valeurs relatives. Groucho Marx n'aurait pas dit mieux :

« Either this man is dead or my watch has stopped. » (McLeod 1931)

Et ce faisant, on pourra franchir une marche supplémentaire pour passer d'un raisonnement par catégories à un raisonnement par systèmes, c'est-à-dire transcendant les domaines. En effet, les outils intellectuels nécessaires pour comprendre ces derniers sont essentiellement les mêmes. On retrouve ici l'importance de la systémique, heuristique qui entend réduire les phénomènes à un ensemble de paramètres que l'on retrouvera quel que soit le domaine de spécialité (voir notamment Ladrière, 1985, Durand, 1998, et surtout de Rosnay, 1975/1977). Ce qui est au demeurant la fonction même des mathématiques : que l'on compte des gnocchis, des étoiles filantes ou des barils de pétrole, ce sont les mêmes opérations qui vont nous servir. Il y a donc une fonction unificatrice des mathématiques par rapport à la diversité des domaines.

5. Un univers essentiellement reposant

À ce stade de notre démonstration, un scrupule s'insinue néanmoins dans notre esprit : avons-nous été convaincant dans notre tentative de démontrer que les nombres et les chiffres sont là pour simplifier l'existence des traducteurs ? Une chose est sûre : ils simplifient celle de nos auteurs (et souvent de nos destinataires). Car après tout, pourquoi ceux-ci y ont-ils recours ? Souvent pour formaliser un phénomène qu'il s'agit de mesurer afin de pouvoir :

- Le reproduire (industrie) ;
- Le prédire (économie/finances) ;
- Guider une action (en général).

On sait bien, par exemple, qu'en politique, lorsqu'on veut intervenir sur un domaine de l'activité humaine, qu'il s'agisse de l'illettrisme, de l'inflation ou des féminicides, il faut commencer par le quantifier, en écartant au passage les données qui nous semblent (ou que nous choisissons de considérer comme) accessoires ou non pertinentes, comme on le fait d'ailleurs régulièrement en traduction.

Il y a néanmoins un problème : ce qui paraît limpide à nos interlocuteurs grâce à leur connaissance des mathématiques, par la simplification que celle-ci leur permet dans leur réflexion, peut sembler à nous parfaitement obscur, et précisément pour les mêmes raisons. Car qui dit simplification dit abstraction, et l'abstraction, en permettant à certains de prendre de la hauteur, en éloigne

d'autres de la saisie du réel. Ainsi de cette phrase qui comme le dit Pierre Richard dans *Le Retour du grand blond* (Robert 1974) « est à la fois très simple et très compliquée ». Précisons que nous sommes au début 2022, dans le contexte, là encore, de l'analyse financière d'une entreprise :

The valuation looks undemanding: P/BV 22E is 1.5x for an ROE of 17%.

Pour un analyste financier ou un investisseur, cet énoncé est limpide. Pour un traducteur novice dans ce domaine, il l'est sans doute un peu moins, en particulier du fait de la densité de sens intégrée dans ces quelques mots. C'est peut-être le moment de se souvenir qu'un certain Descartes, il y a quelque temps, a écrit *Le Discours de la méthode* (1637/2000), dans lequel il conseille notamment de réduire les problèmes complexes à la simplicité de leurs éléments constitutifs.

Ainsi, on constatera que la phrase se compose de deux parties, l'une verbale, l'autre chiffrée, réunies par « : » : la composante chiffrée est donc l'explication de la composante verbale, ce qui donne à celle-ci, nous y revenons, le statut de traduction de celle-là :

- *Valuation* correspond au cours de l'action aujourd'hui : c'est (multiplié par le nombre d'actions en circulation, ce qui est implicite) la valeur de l'entreprise en bourse. Nous sommes ici dans la sphère de l'économie financière.
- *BV* renvoie quant à lui à *Book value*, c'est-à-dire à la valeur comptable de l'entreprise, dans l'économie dite réelle.
- *x* signale simplement que l'on a affaire à une multiplication (et pourrait donc être omis).
- *ROE* est pour sa part l'acronyme de *return on equity*, c'est-à-dire le rendement des fonds propres investis, qui va servir d'hypothèse pour l'établissement des calculs. C'est la partie facile.
- *P* est l'abrégié de *Price*, c'est-à-dire du cours de l'action aujourd'hui.
- La barre de fraction (/) dénote une opération mathématique : la division, qui permettra d'obtenir un ratio, dont le résultat sera égal à 1,5 (en français).
- Dans *22E*, la lettre veut dire *estimated*, et les chiffres renvoient à l'année 2022 dans sa totalité. On se livre donc à une projection sur l'ensemble de cette année (n'oublions pas que notre texte date du début 2022).
- *BV 22E* veut donc dire actif net (comptable) par action prévu pour la fin 2022.

Ce qui donnera, au final,

La valorisation semble attrayante [**l'action n'est pas chère**] : le ratio cours **actuel**/actif net par action fin 2022 [**projection**] est estimé à 1,5, pour un rendement des fonds propres de 17 %.

En d'autres termes, acheter maintenant (début 2022) est une bonne idée, compte tenu des évolutions probables d'ici la fin de l'année 2022.

La première fois, ce type de formulation nécessite non seulement de la recherche documentaire, mais aussi une certaine dose de réflexion. Ce qui impose une dépense intellectuelle conséquente. Puis, si le traducteur a fait son travail correctement, vient une deuxième fois, puis des dizaines d'autres fois. Et l'on s'apercevra assez rapidement qu'en finances comme ailleurs, les raisonnements sont toujours les mêmes, que les phénomènes se répètent, une fois encore, par-delà les domaines. Et peu à peu, ces raisonnements et ces formulations deviennent aussi simples pour nous que pour les spécialistes, à savoir bien souvent nos interlocuteurs en traduction : simplification par effet cumulatif.

Pour cela, le grand minimum est de ne jamais renoncer à comprendre. Peut-être parce qu'elle est héritière de la réflexion sur ce que Berman (voir par exemple 2007) appelle les « grands textes », la traduction littéraire, celle dont nous n'avons pas parlé, entretient un rapport avec, osons un grand mot, l'ineffable. Le texte de départ y est souvent envisagé comme une source inépuisable de sens qui, année après année, génération après génération, justifieront une nouvelle traduction, presque toujours jugée inférieure à l'original (sauf si elle accède au statut d'« original second », comme le dit Meschonnic 1999 : 275), tandis que le texte premier restera, lui, éternellement jeune. Là non plus, Oscar Wilde n'est pas très loin.

Il n'en va pas de même en traduction pragmatique, qui est intrinsèquement cibliste, pour reprendre l'expression de Jean-René Ladmiral (2014). Sauf exception (mais il y a toujours des exceptions, qu'il faut savoir identifier et traiter), un texte pragmatique vise l'univocité et la monosémie. Le traduire suppose de restituer l'intégralité de l'intention prêtée au document de départ. Si nécessaire en améliorant pour que, au final, le lecteur ait l'impression de la plus grande transparence, de la plus grande fluidité⁷. Pour nos destinataires, la compréhension du document traduit doit demander le plus faible effort possible : simplification, là encore. C'est une autre différence avec le littéraire. Comme le résume de manière lumineuse une de nos étudiantes dans le commentaire de son mémoire de fin de master, « Traduire, pour les ciblistes, c'est prendre en compte le lecteur et produire un texte qui n'aura pas besoin d'être décrypté, car l'interprétation se fait au moment de la traduction. » (Enora Dessagnat, étudiante en master ILTS, 2021-23).

Corollaire, en traduction pragmatique, il n'y a aucune sacralité du texte de départ – du moins dans sa formulation. Ce qui change radicalement, nous l'avons vu, le statut de l'erreur : l'adjectif « pragmatique » dans *traduction pragmatique* prend ici tout son sens. C'est ici que la prise en compte raisonnée des chiffres et mathématiques peut nous aider. Précisons d'ailleurs que la capacité à détecter et corriger les erreurs mathématiques figure explicitement (quoiqu'avec un score assez limité) parmi les aptitudes requises chez les traducteurs institutionnels (Lafeber, 2022)...

*

* *

⁷ Le problème, dans les textes de départ, est suffisamment grave pour que beaucoup d'organisations internationales aient mis en place des services destinés à améliorer la rédaction des documents originaux. Sans nier, bien évidemment, l'importance que revêt la simplification et la clarification des textes originaux, tâche essentielle — et totalement connexe à la nôtre.

Nous devons, à ce stade, redire que nous avons été particulièrement sensible à la thématique générale de cet ouvrage. Simplifier, effectivement : c'est finalement ce que nous recherchons tous, y compris à travers la traductologie, puisque toute prétention théorique vise après-tout une mise en ordre. Pour autant, si les choses devenaient trop simples, le monde n'aurait plus besoin de traducteurs professionnels. Il y a donc une dernière contradiction à surmonter.

Il s'agit au fond de remplacer une simplicité par une autre. Il faut dépasser la simplicité des idées reçues, qui abondent, on le sait, au sujet de la traduction, par une simplicité articulée, par une simplicité qui ait traversé les phénomènes pour parvenir à en discerner les lignes directrices, les ressemblances de famille par-delà leurs diversités de surface. En somme, une simplicité complexe, qui ouvrirait du coup non pas sur une, mais sur quatre conclusions :

- Tout d'abord, à l'heure où les métiers de la traduction deviennent de plus en plus techniques et pointus, avec une palette de compétences de plus en plus étendue (cf. EMT 2022), il importe aussi et tout autant de s'assurer d'une maîtrise suffisante des outils de base du langage verbal et des mathématiques (cf. Ollivier 2018). Notre expertise plonge ses racines dans les savoirs de base : lire, écrire, compter – et plus généralement raisonner, rechercher, déduire ce qui, pour le coup, est enseigné dans toutes les filières... Au final poser cette question, c'est poser celle de ce que l'on appelle de plus en plus la littératie, ou la numératie, voire la littératie numérique, qui sont certes des calques de l'anglais, mais il faut vivre avec. Ainsi, en août 2022, un éditorial de l'Observatoire européen du plurilinguisme rappelait que la maîtrise de la langue française baissait, chez les élèves de cette nationalité, parallèlement à celle des mathématiques. Et cela alors même qu'une autre étude chiffrait à 18 % le poids dans le produit intérieur brut (PIB) français des professions liées aux mathématiques (voir Larousserie 2022). De quoi s'inquiéter, effectivement. Mais il est aussi possible d'y remédier, en s'aidant de ressources à la fois pédagogiques et conviviales. Ainsi, sur X, *Mental Math Monday* de Howie Hua (https://twitter.com/howie_hua/status/1554182806535671810?lang=fr), ou sur le site de la BBC, *More or Less*, animé par Tim Harford (<https://www.bbc.co.uk/programmes/b006qshd>) ou, du même Tim Harford, *How to Make the World Add Up* (2020).

- Ensuite, tenir compte des données chiffrées constitue finalement la différence entre traduire un texte et traduire un document. Et entre texte et document, c'est toute la définition du service à fournir – et donc la rémunération et l'image du traducteur – qui change : est-ce que nous devons rester payés au volume, c'est-à-dire, le plus souvent, en pragmatique, au nombre de mots ; ou bien à l'heure ? ; ou encore au forfait ? Devons-nous nous présenter comme des producteurs de pages, ou comme des fournisseurs de solutions linguistiques, à même de capter une plus grande part de la valeur ajoutée ?

- La troisième conclusion est heuristique : s'appuyer sur un raisonnement mathématique mâtiné de pensée analogique en traduction permet, nous

l'avons vu, de rendre justice à deux impératifs : d'une part, ne jamais renoncer à comprendre, et d'autre part, mettre du concret sur les phénomènes, fût-ce du concret stylisé. C'est l'application d'un mode de raisonnement qui, comme dirait Jean Giono (1970/2013 : 198) « néglig[e] l'accessoire pour aller à l'essentiel » (voir aussi, dans le registre cognitif, Kahneman 2012, ou Pinker 2021). Cette idée est formulée de manière exemplaire dans un article de 1962, qui a valu à David Gale et Lloyd Shapley le prix Nobel d'économie en 2012 et qui porte le titre aguicheur, improbable et aujourd'hui légèrement suranné de « *College Admissions and the Stability of Marriage* » (1962). Et dont voici un extrait de la conclusion :

What, then, to raise the old question once more, is mathematics? The answer, it appears, is that any argument which is carried out with sufficient precision is mathematical, and the reason that your friends and ours cannot understand mathematics is not because they have no head for figures, but because they are unable to achieve the degree of concentration required to follow a moderately involved sequence of inferences. [...]. (Gale et Shapley 1962 : 15)

Bref, y compris et surtout à une époque où les outils informatiques peuvent nous donner l'illusion qu'au fond, réfléchir n'est pas indispensable, les mathématiques viennent nous rappeler, non seulement que si, mais aussi qu'il est possible d'y parvenir – relativement facilement. Ce qui nous met en position d'être les garants de la qualité du produit fini (le *tutor* des Latins), avec une inversion de la proverbiale malédiction *traduttore/traditore* – et donc, là encore, des incidences en termes de rémunération et de statut.

- Enfin, il faut garder à l'esprit que les mathématiques, c'est avant tout une manière de réduire l'incertitude, le flou, l'ambiguïté. Dans notre compréhension du texte de départ, comme dans la réexpression du document d'arrivée. La traduction pragmatique, répétons-le une dernière fois, tend vers la monosémie. Or, l'expression mathématique – y compris sous sa forme graphique – vise elle aussi une forme de monosémie : elle est un modèle à suivre. Car cette exigence de clarté, même si c'est une clarté obtenue par des moyens rhétoriques, fait en pratique des mathématiques le fantasme réalisé de la traduction pragmatique. Il suffit de cesser d'en avoir peur.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES SOMMAIRES

- Balliu, Christian (2009) « La traductologie et le cours de traduction », in Colette Laplace, Marianne Lederer et Daniel Giles (éds.) *La traduction et ses métiers, aspects théoriques et pratiques*, Caen : Lettres Modernes Minard.
- Beckett, Samuel (1968/2007), *Watt*, traduit de l'anglais par Ludovic & Agnès Janvier en collaboration avec l'auteur, Paris : Les Éditions de minuit.
- Berman, Antoine (2007) « L'Âge de la traduction », *Poésie* 122-123(4): 53-61, <https://doi.org/10.3917/poesi.122.0053> (consultée le 11 décembre 2023).

- Chatzis, Konstantinos, Thomas Morel, Thomas Preveraud et Norbert Verdier (2017) « Traduire des mathématiques “pour et par des élèves” » dans la première moitié du XIXe siècle : Acteurs et pratiques de traduction à travers trois cas d'étude en Europe et aux États-Unis », *Mémoires du livre* 9(1), <https://doi.org/10.7202/1043118ar> (consultée le 13 novembre 2022).
- Descartes, René (1637/2000) *Le Discours de la méthode – Pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, Paris : Le Livre de poche.
- Durand, Daniel (1998) *La Systémique*, Paris : Presses Universitaires de France, 8^e édition, corrigée.
- Egan, Matt (2020) « Wall Street thinks a double-dip recession is more likely than V-shaped recovery », *CNN Business*, 19 août, en ligne, <https://edition.cnn.com/2020/08/19/business/double-dip-recession-economy/index.html> (consultée le 31 octobre 2022).
- EMT (master européen en traduction) (2022) *Référentiel de compétences de l'EMT*, Bruxelles : Commission européenne.
- Enzensberger, Hans Magnus (1997) *Der Zahlenteufel*, Munich : Hanser Verlag.
- Froeliger, Nicolas (2023) « A-t-on besoin d'une culture générale pour traduire en langue de spécialité ? », in Christian Balliu, Mathilde Fontanet et Nicolas Froeliger (éds.) *Traduction technique et technicité de la traduction ?*, *Équivalences* 50(1-2) : 43-69.
- Gale, D. & Shapley, L.S. (1962) « College Admissions and the Stability of Marriage », *The American Mathematical Monthly* 69(1) : 9-15, <http://www.jstor.org/stable/2312726> (consultée le 18 juillet 2023).
- Giono, Jean (1970) *L'Iris de Suze*, Paris : Gallimard.
- Harford, Tim (2020) *How to Make the World Add Up – Ten Rules for Thinking Differently about Numbers*, Londres : Little Brown Group.
- Hymes, Dell (1972), « Modèles pour l'interaction du langage et de la vie sociale », *Études de linguistique appliquée* 37 : 125-153.
- Jakobson, Roman (1963/1992) « On Linguistic Aspects of Translation », in John Biguenet et Rainer Schulte (éds.) *Theories of Translation: An Anthology of Essays from Dryden to Derrida*, Chicago : University of Chicago Press : 144-151.
- Kahneman, Daniel (2011) *Thinking, Fast and Slow*, New York : Farrar, Strauss and Giroux.
- Katerine, Philippe (2022) *X Le Mignonisme*, exposition, au *Bon Marché*, Paris, du 26 février au 24 avril 2022.
- Ladmiral, Jean-René (1979/2002) *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris : Gallimard.
- Ladmiral, Jean-René (2014) *Sourcier ou cibliste*, Paris : Les Belles lettres.
- Ladrière, Jean (1985) « Système », *Encyclopaedia Universalis*, volume XVII, Paris, 585-587.
- Lafeber, Anne (2022) « Skills and Knowledge Required of Translators », in Tomáš Svoboda, Łucja Biel et Vilemini Sosoni (éds.) *Institutional Translator Training*, Londres : Routledge, 30-48, <https://www.taylorfrancis.com/chapters/oa-edit/10.4324/9781003225249-4/skills-knowledge-required-translators-institutional-settings-anne-lafeber> (consultée le 18 juillet 2023).
- Larousserie, David (2022) « Comment les mathématiques irriguent de plus en plus l'économie », *Le Monde*, 15 septembre 2022 : 11.

- Lederer, Marianne (1992/2015) *La Traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*, Paris : Classiques Garnier.
- Meschonnic, Henri (1999) *Poétique du traduire*, Paris : Verdier.
- Moureau, Magdeleine (1996) *Guide pratique pour le système international d'unités*, Paris : Technip.
- Observatoire Européen du Plurilinguisme (2022) « Langues et mathématiques : même combat ! », *Lettre de l'OEP* 92, https://www.observatoireplurilinguisme.eu/images/Lettre_d_information/Lettre_92/Lettre_92.pdf (consultée le 20 septembre 2022).
- Ollivier, Christian (2018) *Littératie numérique et approche socio-interactionnelle pour l'enseignement-apprentissage des langues*, Centre européen pour les langues vivantes, en ligne, <https://www.ecml.at/Portals/1/5MTP/Ollivier/e-lang%20FR.pdf>.
- Pinker, Steven (2021) *Rationality: What it is, Why it Seems Scarce, Why it Matters*, Londres : Allen Lane.
- Rosnay, Joël de (1975/1977) *Le Macroscopie – Vers une vision globale*, Paris : Seuil.
- Sans, A. (2012-13) *The Influence of Planetary Attractions on the Solar Tachocline*, mémoire de recherche documentaire, terminologie et traduction, master ILTS, Université Paris Cité.
- Térence (vers -163) *Heautontimoroumenos/L'Homme qui se punit lui-même*.
- Wilde, Oscar (1894) *A Woman of no Importance*, Londres : Metuen and Co.

FILMOGRAPHIE

- McLeod, Norman Z. (1931) *Monkey Business*, The Marx Brothers, Hollywood, Paramount.
- Robert, Yves (1974) *Le Retour du grand blond*, Paris.